

JULES COURDAULT



LA SUISSE



PARIS LIBRAIRIE MACHETTE & Co. BOUL. S. GERMAIN N° 79



L47  
4717

*Machen*

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>IE</sup>, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

ÉDITION DE GRAND LUXE

# HISTOIRE DE TOBIE

PAR LEMAISTRE DE SACY

ENRICHIE

DE 14 GRANDES COMPOSITIONS GRAVÉES A L'EAU-FORTE

D'APRÈS LES DESSINS ORIGINAUX DE BIDA

PAR MM. BIDA, BOILVIN, COUNTRY, F. FLAMENG, L. FLAMENG, L. GAUCHEREL, GILBERT, E. HÉDOUIN  
LEFORT, LERAT, MILIUS, MONZIÈS

ET DE 42 TÊTES DE CHAPITRES, LETTRES ORNÉES ET CULS-DE-LAMPE

Dessinés par BIDA

Et gravés sur bois, avec encadrements et titres imprimés en rouge

UN MAGNIFIQUE VOLUME FORMAT GRAND IN-FOLIO

BROCHÉ : 50 FR. ; RICHEMENT CARTONNÉ AVEC FERS SPÉCIAUX : 60 FR.

Il a été tiré 150 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, 50 sur papier de Chine  
et 50 sur papier Whatman.

Prix de chaque exemplaire tiré sur papier de Hollande : 100 fr. ; sur papier de Chine : 125 fr. ; sur papier Whatman : 150 fr.

## PUBLICATIONS PRÉCÉDENTES

### LE LIVRE DE RUTH

Traduit de la Sainte Bible, par LEMAISTRE DE SACY et enrichi de 9 grandes compositions, de 4 têtes de chapitres et de 3 culs-de-lampe, gravés à l'eau-forte, d'après les dessins originaux de BIDA, par MM. BOILVIN, L. FLAMENG, HÉDOUIN, LA GUILLERMIE, LERAT et WALTNER, et de 4 lettres ornées, gravées à l'eau-forte par WALTNER, d'après les dessins de M. HÉDOUIN. Un magnifique volume, format grand in-folio avec encadrements et titres imprimés en rouge.

Broché, 30 fr. ; richement cart., avec fers spéciaux. 40 fr.

Il a été tiré 150 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, 50 sur papier de Chine et 50 sur papier Whatman.

Prix de chaque exemplaire tiré sur papier de Hollande, 50 fr. ; sur papier de Chine, 60 fr. ; sur papier Whatman, 80 fr.

### L'HISTOIRE DE JOSEPH

Tirée de la traduction de la Bible par LEMAISTRE DE SACY, enrichie de 20 grandes compositions gravées à l'eau-forte d'après les dessins de BIDA, par BOILVIN, BRUNET-DEBAINES, COUNTRY, F. FLAMENG, L. FLAMENG, GAUCHEREL, GILBERT, GREUX, HÉDOUIN, LA GUILLERMIE, LALAUZE, LERAT, MARTINEZ, MILIUS, MONGIN, MONZIÈS, WALTNER, et de 30 têtes de chapitres ou culs-de-lampe, dessinés par BIDA, et gravés sur bois. Un volume avec encadrements et titres imprimés en rouge, format grand in-folio.

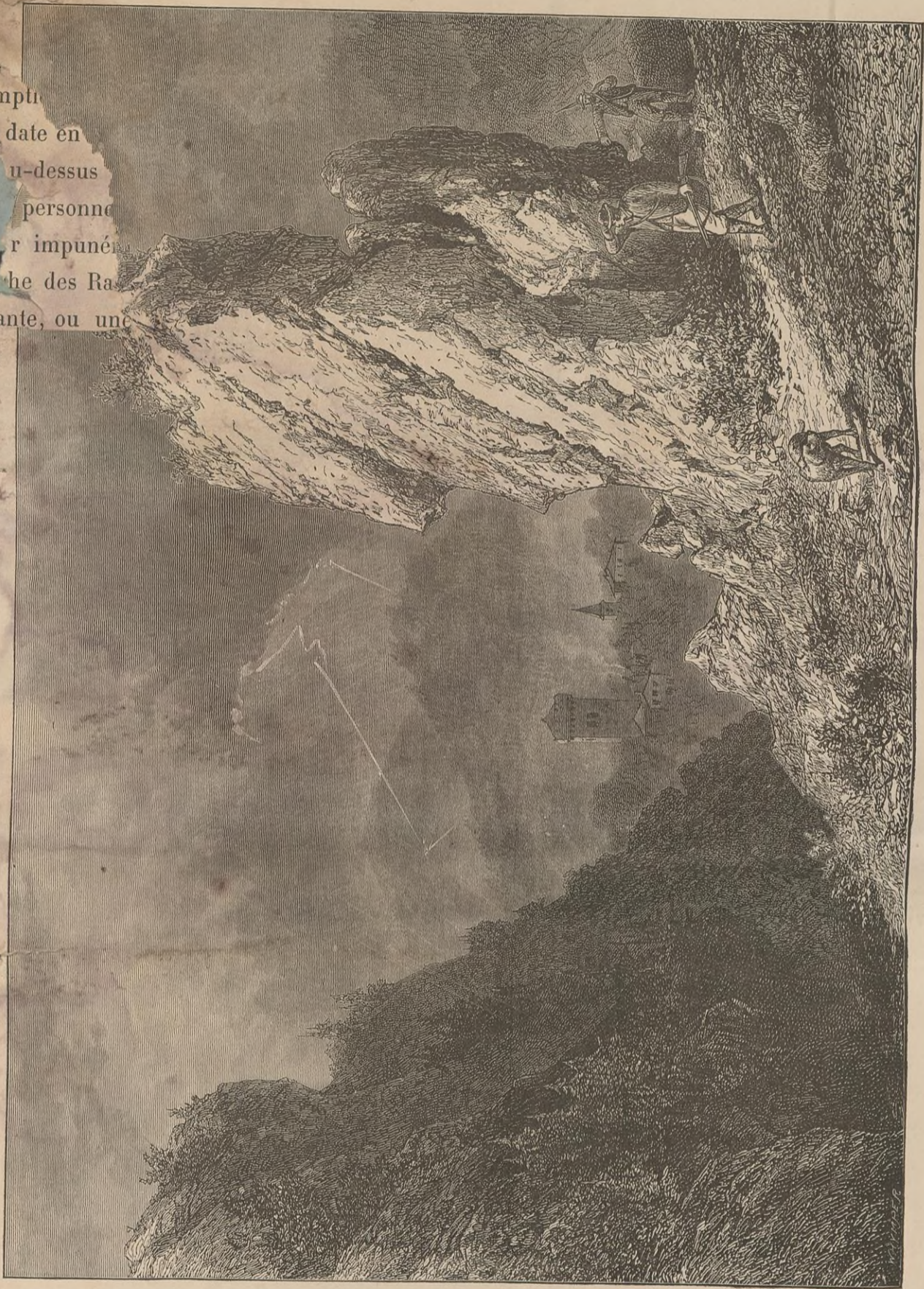
Broché, 50 fr. ; richement cartonné, avec fers spéciaux. 60 fr.

Il a été tiré 150 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, 50 sur papier de Chine et 50 sur papier Whatman.

Prix de chaque exemplaire tiré sur papier de Hollande, 100 fr. ; sur papier de Chine, 125 fr. ; sur papier Whatman, 150 fr.

ne  
en  
bloute

ompli  
e la date en  
u-dessus  
personne  
r impuné  
he des Ra  
abondante, ou une  
récolte  
«  
source  
s'étaie.



TOUR ET VILLAGE DES CLÉES.

*Richetto*

LE

3,000 quintaux de fer martelé ou cylindré en verges crénelées, carrées ou rondes, tirés en partie du Creusot et de l'Angleterre. A la clouterie, il faut ajouter deux autres genres de plus lucrative, celle des chaînes, qui entretient aujourd'hui huit feux, et celle des limes, dont la production augmente tous les jours. Cette dernière industrie fut apportée, il y a un siècle, des montagnes de Neuchâtel à Vallorbes par l'horloger Jacob Vallotton, père du capitaine Vallotton, dit *Perselte*, qui fut gouverneur de Château-Chillon. Cet ingénieux artisan, qui produisait ordinairement des limes à pignons et à dentures, ainsi que des burins d'horloger, avait, en outre, une spécialité de fabrication de la trempe, des procédés qu'il cachait avec soin. On rapporte même de lui une anecdote suivante. Un jour qu'il se livrait seul, et à huis clos, à ce mystérieux travail, on vit que quelqu'un regardait par le trou de la serrure. Pour punir l'audacieux de sa curiosité, on rouilla la lime rougie par l'étroite ouverture ; un cri retentit : le forgeron venait de crever l'œil. Lui-ci ne se dégoûta pas pour si peu du métier, et, quoique borgne, fabriqua des

« Une autre, ou plutôt la source de l'Orbe, sous la garde de laquelle se trouvent plusieurs industries défraies à Vallorbes quatre grands ateliers et sept fabricants, parmi lesquels s'étaient retirés, elles entraient dans la production est par année de soixante-dix mille douzaines de limes, et qui s'expédient, non seulement en France, en Belgique, en Allemagne et en Italie, mais encore en Turquie, en Amérique et jusqu'en Chine. Et il en est de cette branche de travail comme de chacune des fabrications jurassiennes : elle réalise au mieux le principe moderne de la division du labeur. Chaque objet passe, en effet, successivement entre plusieurs mains : après avoir occupé le forgeron, il occupe l'ébaucheur, puis le finisseur, puis le tailleur, puis le trempier, et enfin l'emballeur ; en outre, plusieurs parties de la besogne, par exemple la taille, soit à l'outil, soit à la main, peuvent être exécutées par des femmes, dont le gain ajoute une source d'aisance à celle dont la famille dispose d'autre part.

A côté de ces industries vivantes et en plein progrès, on peut citer pour mémoire un certain nombre d'industries mortes ou en décadence qui, il y a soixante ou quatre-vingts ans, étaient fort prospères : telles sont et celle des couteaux à manche de buis, et celle de l'horlogerie, et celle des balances. En réalité, le développement des professions mécaniques ne date guère à Vallorbes que de 1830. A cette époque, l'émigration s'étant ralentie et ayant même presque cessé, il fallut songer à trouver le supplément de bras qui restaient au pays. C'est alors que l'initiative de plusieurs hommes dévoués au bien public créa la taillanderie et les chaîneries de Ladernier, établit l'usine de la Foulaz, et transforma les forges locales.

Un détail qui vaut la peine d'être relevé au passage : il paraît que c'est à Vallorbes que naquit, au commencement de ce siècle, dans la tête d'un Jurassien du nom de Glardon, la première idée du pistolet à répétition qu'on appelle maintenant *revolver*. Cet habile artisan, secondé par ses fils, avait construit un pistolet *tirant sept coups de suite*. L'arme merveilleuse fut envoyée en 1814 à l'empereur de Russie Alexandre I<sup>er</sup>, qui, en retour du cadeau, fit tenir à l'artiste Glardon une bague enrichie de diamants avec une lettre de remerciements. Par malheur, des embarras de famille et le manque de capitaux empêchèrent l'inventeur d'exploiter son engin, dont le premier et l'unique spécimen est sans doute encore conservé dans le garde-meuble impérial de Saint-Pétersbourg.

Le lecteur n'a point à s'étonner que j'insiste sur le côté industriel de la vie des montagnards de ce

district. Le Jura a acquis de nos jours une importance qu'il n'avait pas autrefois. Après avoir longtemps pasteur et soldat, le peuple s'y est fait fabricant. Doué d'une grande aptitude pour les mécaniques, d'un esprit net et positif, il a fait immédiatement de remarquables progrès sur la voie nouvelle, et s'y est montré le type de l'homme moderne, travailleur opiniâtre, probe, riche, homme de chiffres et de calcul, très tenace sur les intérêts, et en même temps d'un caractère fort large et fort avisé.

Ajoutons qu'une fois sûr de sa vocation et du profit qu'elle lui pouvait rapporter, le Vallorbier particulièrement, a tout de suite compris que le succès de son industrie dépendait des facilités de relations qu'il se créerait avec les vallées voisines et la grande plaine. Or, entre toutes les régions de la terre, il y en a peu qui, au point de vue des issues favorisées que Vallorbes. Le Vallorbier ne peut arriver chez lui, en sortant, exploiter ses forêts, sans monter, descendre, et contourner péniblement la croupe de ses montagnes. Les routes, si coûteuses à construire, sont de plus exposées à de fréquents ravages par suite de l'écoulement des eaux sur ces pentes très rapides. Néanmoins, à force de sacrifice et de persévérance, ci-dessus ce qui s'est passé à propos des chemins de fer, — il est parvenu à établir un réseau suffisant de routes et de chemins.

Et quelles charmantes chaussées de montagne que celles dont je vous parle ! Il y a, entre autres, la voie de l'*Échelle*, celle-là une des plus récentes, qui sert au voiturage des charbons et à l'exploitation des forêts et estivages du Risoux ; celle de la *Vallée*, qui fait, à certains égards, double emploi avec l'autre, et sert aux communications avec le val de Joux ; celle d'Orbe et Lausanne, magnifique artère dont plus d'un tronçon peut-être est connu du lecteur, car le chemin de fer la côtoie longuement ; citons aussi l'ancienne *route de France* par le crêt de la Frasse : ces deux dernières, bien entendu, de moins en moins fréquentées depuis l'établissement du *railway*. Je ne dis rien des chemins de raccordement et de *dévestiture*, faits par *corvées* communales tarifées.

Au temps où furent créées le plus grand nombre de ces voies, il n'y avait point de diligences-postes. Le service des dépêches se faisait par un simple *postillon*, dont le bissac en toile blanche renfermait les valeurs et lettres à destination des divers villages. La première mention de ce messager date de 1712. Il recevait en ce temps « trois sols » pour porter une lettre à la résidence baillivale, à savoir à Romainmôtier, qui, sous la domination bernoise, était le centre administratif du pays. Puis, peu à peu, ce *postillonnage* primitif se développa ; et le salaire, en espèces ou en nature, dut être augmenté. J'ai lu quelque part qu'en 1748, « pour 15 florins et 18 quarterons de graine, le postillon Jérémie Jaillet, tisserand, était répondant non seulement de l'argent confié dès Vallorbes au bureau de Romainmôtier, et *vice versa*, mais encore de tout autre argent et effets qui peuvent lui être remis pour des commissions par des particuliers. » Cet ordre de choses dura jusqu'à l'époque où le canton de Vaud affranchi organisa ses postes et relia Lausanne à Besançon par une diligence. Dès lors, le facteur vallorbier arpenta chaque jour la rive gauche de la rivière, pour déposer et prendre au bureau de Ballaigues, voisine de la grande cascade du Day, — les articles qu'on portait chez lui et ceux qu'il distribuait aux destinataires.

En notre temps de chemins de fer et de télégraphes, ces menus détails rétrospectifs ne manquent point, ce semble, de quelque intérêt.

ne usine de la ville une vénérable relique du métier ; c'est le plus ancien outil de la contrée, l'enclume qu'on dit avoir servi à la première forge, celle de Gugillon. A cette forge, établie sans doute tout au fond du vallon, près de la source de l'Orbe, se rattache la curieuse légende que voici :

« Parmi les artisans qui y travaillaient était un garçon de dix-huit ans, nommé Donat. Il était robuste, adroit, hardi jusqu'à la témérité ; mais aussi il passait pour être plein de jactance et de vanité, et incapable de garder un secret. Pour vous dire en quel temps il vivait, c'est si ancien, que la date en est perdue ; mais peu importe.

« Au-dessus de Vallorbes, dans les escarpements du Jura, s'ouvre une grande caverne dans laquelle aucune personne n'osait entrer, parce qu'on la disait habitée par des fées, qui ne laissaient pas entrer impunément dans leur demeure souterraine. L'une d'elles se faisait voir de loin, chaque année, sur le mont des Rameaux, menant en laisse une brebis blanche comme la neige, si l'année devait être abondante, ou une chèvre noire comme un corbeau, si l'année devait être frappée de mauvaises récoltes et par conséquent de disette.

« Une autre, ou peut-être la même, venait en été se baigner à minuit dans le beau bassin de la source de l'Orbe, sous la garde de deux loups qui écartaient les curieux. En hiver, quand les ouvriers s'étaient retirés, elles entraient dans les forges pour se chauffer, et un coq vigilant annonçait par son chant, une heure d'avance, le retour des forgerons, pour qu'elles eussent le temps de s'échapper. On convenait que ces dames étaient belles, grandes et bien faites, que leur habillement se composait d'une robe blanche qui traînait jusqu'à terre et qui cachait toujours leurs pieds, que leur chevelure épaisse et longue flottait sur leurs vêtements, et leur servait comme de manteau. Leur voix était harmonieuse et douce, au dire de ceux qui prétendaient les avoir entendues chanter.

« Donat, ayant soigneusement recueilli toutes ces traditions, résolut de pénétrer dans la caverne, à travers les halliers serrés qui en dérobaient l'entrée. Un dimanche matin, sans communiquer à personne sa tentative, il gravit les rochers, il perce une lisière de ronces et de buissons, et entre dans la caverne, qu'il trouve déserte, sombre. Il la parcourt en tous sens, et il allait en sortir, quand il aperçoit une fente dans le rocher, assez large pour qu'on pût y passer en s'aidant des pieds et des mains. Il s'y glisse, et arrive au second étage de cette singulière grotte. Là il trouve dans un coin un lit de mousse et de fougère ; il en profite pour se reposer, et ne tarde pas à s'endormir.

« Au réveil, la caverne est éclairée ; à ses côtés, il voit une belle dame enveloppée de sa longue robe blonde et suivie de deux mignonnes levrettes. La fée, qui l'avait regardé à loisir pendant son sommeil, lui tend gracieusement sa blanche main, et lui dit d'une voix qui allait au cœur : « Donat, tu es si bon, si me plais ; veux-tu rester avec moi ? Je te rendrai heureux pendant un siècle ; je te donnerai la connaissance des métaux précieux, des herbes qui rendent la santé, et de plusieurs secrets mystérieux. Tu seras reçu dans la compagnie de mes sœurs des grottes de Montcherand, qui bientôt partageront avec moi le soin de t'instruire, de t'amuser et de te dédommager de ce que tu laisses sur terre. »

« Le jeune forgeron accepte avec joie et reconnaissance la proposition. « Mais, dit la dame, je mets une condition nécessaire à notre pacte : c'est que tu ne me verras que quand il me plaira de paraître à tes yeux. Si je me retire dans quelque autre partie de ma demeure, tu ne chercheras point à y pénétrer ; car, si tu le faisais, je t'abandonnerais pour toujours, et tu aurais à t'en repentir toute ta vie. Tiens, voilà deux bourses : chaque jour que je serai contente de toi, je mettrai dans l'une une pièce d'or et dans l'autre une perle. »

« Donat fut enchanté de cette promesse, et, pendant quinze jours, il reçut chaque soir la perle et la pièce d'or. Quand on entendait la cloche de midi de l'église de Vallorbes, un caveau fermé s'ouvrait et Donat y dînait avec la belle dame, qui le servait, sans qu'il parût jamais aucun domestique. La table était abondante et délicate : truites de l'Orbe, chevreuil du Jura, gibier de Pétra-Félix, crème de la Dent de Vaulion, miel de l'abbaye du lac, vin d'Arbois, fruits des montagnes et de la plaine, rien n'y manquait. Quelquefois la belle dame, pour l'amuser, lui racontait des histoires souterraines ; d'autres fois elle lui chantait des ballades en patois de Vallorbes et de Romainmôtier ; puis elle retirait par une porte placée à l'un des angles de la salle à manger ; mais il ne devait pas la

« Peu à peu, Donat trouva le temps long. La solitude dans laquelle il restait isolé, quand elle s'éloignait, lui devint ennuyeuse. Son imagination lui persuade que ces souterrains doivent offrir des scènes plus extraordinaires que celles dont il est témoin, et sa curiosité l'engage à se glisser furtivement dans les lieux qui lui sont interdits. Après le dîner du seizième jour, où la fée avait été encore plus aimable qu'à l'ordinaire, elle sortit selon sa coutume, et entra dans un cabinet voisin pour y faire sa méridienne ; mais, soit à dessein, soit par mégarde, elle n'en ferma pas entièrement la porte. Quand Donat la crut endormie, il s'approcha, sur la pointe du pied, de la porte entr'ouverte, la poussa très légèrement, et vit la fée sommeillant sur un beau lit de velours ponceau. Sa longue robe était un peu relevée, et il remarqua, à sa grande surprise, qu'elle avait le pied sans talon, précisément comme une patte d'oie (1). Il se retirait tout doucement, lorsqu'une des levrettes, cachée sous le lit de sa maîtresse, se mit à japper. La fée se réveille, voit Donat, et lui crie : « Arrête, malheureux ! J'étais contente de  
« toi jusqu'à ce moment. A la fin de ce premier mois d'épreuve, j'avais le dessein de te prendre pour  
« mon époux, et de partager avec toi ma puissance, mes secrets et mes richesses. Pars incessamment,  
« retourne à la suie de ta forge. Comme je ne reprends pas ce que j'ai donné, emporte tes deux bourses ;  
« oublie tout ce que tu as vu et entendu dans ma grotte ; si jamais tu le révéles à qui que ce soit, ton  
« châtement suivra de près. »

« La dame disparaît, toutes les lumières s'éteignent. Donat, resté seul dans les ténèbres, cherche en tâtonnant et trouve enfin la scissure par laquelle il était monté du premier étage au second. En passant sous le portique taillé dans le roc, il entend une voix qui crie : « Donat ! Silence ou punition ! » Rentré dans les forges, où l'on ne savait ce qu'il était devenu, on l'interroge sur son absence : il raconte tout ce qui lui est arrivé, parle des trésors de la fée, de ses bontés pour lui, de ses promesses de mariage. Puis, non sans se moquer de ses pieds en patte d'oie et ajouter des circonstances et des détails qui durent être son amour-propre compromettait l'exacte vérité. Les forgerons rient de lui ; les uns l'appellent *tillon* naïf, les autres le qualifient de menteur ; plusieurs lui demandent des preuves de ce qu'il avance si hardiment. — « Eh bien, je vais vous en donner ; » — et il tire ses deux bourses ; mais quel est son étonnement, sa confusion ! Celle qui renfermait des pièces d'or n'a plus que des feuilles d'alizier ; celle où il avait mis les perles ne contient que des baies de genévrier...

« Donat, honteux et désespéré, prit le parti de quitter le pays, et depuis lors on n'en a plus entendu parler dans les forges de Vallorbes. Quant à la fée, voyant sa demeure découverte et le secret de ses pattes d'oie divulgué, elle alla chercher une autre demeure ; mais, en souvenir de son séjour, son nom est resté là à caverne : de nos jours encore, on l'appelle la *Grotte aux Fées* (2). »

(1) Rapprochez des légendes oberlandaises dont j'ai parlé au tome I<sup>er</sup>, chapitre ix.

(2) *Traditions et légendes de la Suisse romande*. Lausanne, 1872.



Cette Grotte aux Fées, *la Cauva es Faiëts*, comme on dit en patois, il nous est loisible de la visiter. Seulement, après avoir enregistré pour mémoire la superstition, ou mieux, le mensonge poétique des vieux âges, nous devons ici faire place à la vérité et, prenant pour guide un savant jurassien, essayer d'expliquer l'origine de ces creux.

Dans les mers de l'époque secondaire des temps géologiques, où se stratifièrent les couches qui



BORDS DE L'ORBE.

devaient former le Jura, il ne se déposa pas seulement des molécules calcaires qui, en se pressant et en s'agglutinant, devaient devenir les rocs compacts ou oolithiques de nos chaînes ; il se déposa encore des limons alumineux et alumino-calcaires, qui formèrent ces lits, ces filons irréguliers et plus ou moins étendus d'*argiles* et de *marnes*, que nous trouvons dans maints endroits des différents étages jurassiens. La puissante action qui a soulevé, plissé, redressé les diverses couches sédimentaires, opéra un grand nombre de *fractures* où vinrent s'engouffrer les eaux supérieures. Ces eaux souterraines produisirent leur effet ordinaire d'érosion, et cela à un haut degré, dans les endroits où les couches

étaient tendres. Les argiles, les marnes, beaucoup de fragments calcaires furent rejetés ; leur place laissée vide, devint une grotte. Ainsi s'explique le grand nombre d'excavations que présentent les roches de notre Jura.

« On peut former deux classes des excavations jurassiques : les verticales ou *beaumes*, et les horizontales ou *cavernes*. La Grotte aux Fées est à la fois, — ou plutôt a été, — l'une et l'autre

Pour s'y rendre de Vallorbes, on suit d'abord, en partant de l'extrémité du village la plus de la gare, un chemin en zigzag, véritable casse-cou, qu'on désigne sous le nom expressif de l' puis, par une route filant au milieu des *Épareillets* (2), on gagne une place qu'on appelle le *R* et d'où l'on domine magnifiquement le vallon. De là un sentier escarpé conduit à la grotte.

Le portail à la voûte en plein cintre, par lequel on entre dans la caverne, est surmonté d' d'*œil-de-bœuf* qui sert à éclairer le corridor, long de 22 mètres sur 5 ou 6 de largeur et de hauteur. A son extrémité, on débouche dans une première salle très spacieuse, de forme elliptique, où le sol est jonché de fragments d'éboulis. De cette salle, on passe dans une autre, qu'on nomme le *Salon*, et où se trouvent quelques *stalactites* ; puis dans une troisième, de forme circulaire, au centre de laquelle est un gros bloc, appelé le *foyer* : c'est la *cuisine*. En élevant la lampe, on aperçoit au bout de cette pièce un énorme trou conique qui se prolonge à près de 60 mètres en l'air, et qui est la *cheminée*. Cette cheminée, comme toutes les ouvertures de même genre, avait primitivement une issue par en haut sur la montagne ; mais, comme les bêtes pâturant sur le plan donnaient volontiers tête baissée dans le trou, on a jugé opportun de le boucher au moyen de tiges d'arbres entre-croisées, par-dessus lesquelles ont poussé des buissons. La Grotte des Fées, *caverne* d'une part, était donc *beaume* de cet autre côté.

Bien que l'extrémité de cette dernière salle soit le point extrême où s'arrête le touriste, on peut cependant pénétrer plus avant, de quelques mètres encore ; seulement cette marche dans l'inconnu n'a rien d'agréable. Au lieu de la simple flexion d'échine qu'on se contente d'exécuter en deçà aux trous de jonction des différentes pièces, il faut ici mettre genou en terre et marcher bien humblement sur ses paumes. Encore risque-t-on d'être aplati net, à la façon d'un rat dans une trappe, par la chute inopinée de quelque bloc.

Cette Grotte aux Fées du Jura Vaudois n'a certes ni la profondeur ni la richesse dramatique d'accidents de son homonyme de Saint-Maurice en Valais. Retrouver son chemin, sans. Puis, flambeau, du fond de cette dernière, me paraît, à cause de ses embranchements, une chose dut être ment difficile ; s'échapper de l'autre, dans les mêmes données, n'est point non plus une affaire trop aisée, vu l'obliquité des fissures de raccord : le cas pourtant s'est présenté, il y a déjà de nombreuses années. Une vieille fille de Vallorbes, qui avait dû être jolie en son temps, puisqu'elle avait pour surnom la *Beauté*, — j'écarte l'hypothèse de toute antiphrase, — entendant toujours parler de la *Cauva es Faiets*, se mit en tête d'y pénétrer seule, munie d'un *craïsu*. Elle marcha bravement droit devant elle ; mais, au bout de quelque temps, sa mauvaise lampe s'éteignit, et il lui fut impossible de la rallumer. Que faire ? En quel sens se diriger ? La malheureuse eut beau crier à tue-tête, personne, bien entendu, ne répondit. La sueur de l'angoisse au front, elle se mit à errer au hasard, se heurtant

(1) Vallotton-Aubert : *Vallorbes, Esquisse géographique, statistique et historique*. Lausanne, 1875.

(2) C'est ainsi que l'on appelle les nappes de pierres, détachées en un plan fortement incliné, qui sont au pied des roches de la montagne, sous les pentes par lesquelles on *châble* (dévale) le bois des hauteurs.



CHUTE DE L'ORBE.

ossiren

Chute de l'Orbe

il  
e  
elle  
plus  
l

eur. A  
est  
l

s. Puis,  
dut être  
re tr

roches, se meurtrissant le front et les mains, allant, venant, rugissant, comme un fauve dans sa cage. Enfin, à force de tâtonnements, et après de longues heures de circuit, elle parvint à retrouver l'entrée de la caverne. S'en fût-elle tirée aussi heureusement si l'accident l'avait surprise au fond de la grotte ?

On dit d'ordinaire la Grotte aux Fées ; mais on devrait dire « les Grottes aux Fées », car il y en a deux, une grande, qui est celle que nous venons d'explorer, et une petite, dont la voûte d'ouverture est basse, et qui a un caractère différent. A l'entrée de celle-ci se trouve une cuvette remplie d'eau. Il faut préalablement franchir pour arriver au couloir en boyau d'où l'on débouche dans la grotte terminale. Cette dernière cavité, étroite, longue, et toute suintante d'humidité, est trouée à son extrémité par deux œils-de-bœuf d'où s'échappe un fort courant d'air, dû peut-être à la chute de quelque cascade.

Dans ces grottes singulières, on descend en quelques minutes, entre une forêt de sapins et une cascade, à l'endroit qu'on nomme improprement la *source de l'Orbe*. L'onde limpide jaillit d'une ouverture de rocher demi-calcaire, et se heurte aussitôt, blémissante, irritée, au semis des grands blocs. Est-ce à dire qu'elle prenne véritablement l'être dans le mont qui la vomit de ses entrailles ? Que non pas ! L'abondante rivière vient de beaucoup plus loin. Sortie du lac français des Rousses, entre Genève et Salins, l'Orbe, tributaire de la mer du Nord, forme, en pénétrant sur la terre vaudoise, les deux lacs successifs de Joux et de Brenet, dont les eaux, ne pouvant, à cause du bourrelet continu de montagnes qui entoure les vallées, s'écouler à l'aise et à ciel ouvert, en sont réduites à se frayer souterrainement un passage à travers les fissures des roches verticales.

Ces couloirs de communication sont sur la longue *faille*, en ligne brisée, qui sépare la rupture occidentale des contreforts de la Dent de Vaulion du pied de la voûte du Risoux. Ils s'ouvrent dans un banc de *dolomie*, roche qui, on le sait, se délite facilement, et, chose étrange au premier abord, les torrents les entretiennent et les déblaient comme ils veulent. Il leur suffit pour cela de creuser des entonnoirs, de cinq ou six mètres de profondeur, au point d'affleurement des roches en question. Le plus considérable de ces entonnoirs naturels est celui de Bonport, près du lac de Brenet. Plusieurs entonnoirs facilitent la communication souterraine : ce sont d'abord les observations thermométriques qui ont été faites. La température des eaux de la *source* varie avec celle des lacs d'amont ; c'est aussi la même chose qui a eu lieu. En 1816, à la suite de pluies surabondantes, les lacs de Joux et de Brenet débordèrent d'une façon extraordinaire, menaçant d'inonder la vallée. Pour rassurer les riverains effrayés, le gouvernement vaudois fit nettoyer et agrandir les divers entonnoirs. Quand on remit le flot dans celui du Rotzerai (au sud du grand lac), des *eaux troubles* sortirent des creux du *Panier*, près de trois lieues plus bas.

Revenue au jour dans la gorge de Vallorbes, la rivière, qui a déjà, au sortir de terre, cinq mètres de largeur sur une profondeur presque égale, s'accroît aussitôt de deux affluents, le *Grand Ruisseau*, comme on l'appelle (*lou Gran Ru*) et la *fontaine à Dzerlet*, issus de la base de l'ancienne *échelle* ; un peu plus bas, après avoir mis des forges en branle, elle reçoit la *Puaz* ou *ruisseau des Époizats*, cours d'eau issu du pied ouest de la Dent de Vaulion, et grossi lui-même, près de son confluent, d'un autre ruisseau, celui du *Vivier*. Citons aussi, parmi les diverses sources vassales, la célèbre *fontaine de Saint-Pancrace*, qui passait jadis pour posséder des vertus merveilleuses. Ce n'est qu'après avoir pris

plaisir à errer longuement par les prés verdoyants que la rivière arrive au centre de Vallorbes, où les eaux, abondantes et limpides, apportent à la fois le mouvement et l'attrait. Que d'engins usiniers y font ici mouvoir son onde claire, rougie le soir du reflet des fournaies où le feu étincelle ! Un peu plus loin la voilà qui s'engouffre en la cluse profonde que franchit le splendide viaduc du chemin de fer. Plus loin encore, dans un site admirable de sauvagerie, la *Jouguenaz*, issue de derrière le Suchet, et des deux courants de la *Frasse*, lui apporte un tribut d'eaux moins pures, qui altèrent d'une manière sensible, la qualité de ses truites renommées. Enfin, entre les parois verticales des Châtelard et de ceux de Ballaigues, au milieu d'un chaos de blocs gigantesques, la rivière fait la fameuse cascade trop rarement visitée qu'on nomme *Saut-du-Day*. Si, de là, poussant toujours à l'aval, nous gagnions la base méridionale du Suchet, le charmant village de Lignerolles, et les ruines pensives du *château des Clées*, nous assisterions aux derniers ébats du cours d'eau écumant. Plus outre, sous la vieille cité à l'aspect lugubre qui porte son nom (*Orbe, Urba*), la rivière bondissante s'affaisse, morne et triste, dans de vastes marais, jusqu'à ce que, devenue la Thièle, elle se jeter dans le lac d'Yverdon, puis en ressorte pour gagner l'Aar, puis le Rhin et enfin l'Océan.

Jadis fief du monastère de Romainmôtier, qui était arrivé à administrer trente villages et plus de cinquante *tenures*, répandus sur les deux versants du Jura, et constituant une petite principauté ecclésiastique où la vie, en somme, était assez douce, les forges de Vallorbes appartiennent de nos jours à une compagnie riche en capitaux, qui possède, outre les usines du Vallon, la fonderie des Rondez, près de Delémont, et fait chaque année un chiffre imposant d'affaires.

La fabrication d'outils d'agriculture fort divers et très réputés donne de l'ouvrage à vingt marchands qui disposent de douze petits feux et de dix-huit martinets. Outre les cinquante-deux ouvriers fabricants, les forges occupent de douze à quinze aiguiseurs, limeurs, charpentiers et manœuvres, ce qui porte le personnel à soixante-six hommes. Il dépasse la centaine, si l'on y ajoute les bûcherons et charbonniers qui, pendant la belle saison, préparent le combustible sur un espace de dix-huit kilomètres des Rousses aux Verrières, et les charretiers qui voient les matières premières et les produits facturés. Le salaire journalier de ces travailleurs n'est jamais inférieur à deux francs cinquante centimes, et s'élève, suivant le talent et la besogne, à cinq ou six francs.

La fabrication des *clous forgés* a aussi une grande importance à Vallorbes. « L'un de nos quinze clouteries, dit M. Vallotton, éprouve une impression d'étonnement en voyant là de quatre à six hommes forgeant, à tour de bras, sur des baguettes de fer chauffées au rouge vif par un feu central, pour façonner les clous les plus variés de forme et de grandeur, depuis la petite tache qui fortifie le cuir jusqu'à la grosse crosse destinée à unir très solidement d'énormes solives, — et cela de quatre heures du matin à sept heures du soir, sauf deux repos, un après le déjeuner, un autre, de deux heures, après le dîner. Ce sentiment deviendra, pour sûr, une agréable satisfaction, lorsqu'il apprendra que ces industriels étaient la veille, ou seront demain, des bûcherons, des charbonniers, des agriculteurs ; qu'ils ne sont pas de vulgaires ouvriers, mais bien de petits entrepreneurs qui achètent eux-mêmes les matières premières, et que leur gain dépend de leur habileté et de la quantité de fer et de combustible qu'ils économisent. »

Cette industrie vallorbière, si bien adaptée aux circonstances locales, qui permet d'utiliser les jours froids de l'hiver sans négliger l'agriculture en été, compte, dit-on, cent cinquante travailleurs, et met en

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>IE</sup>, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

Format grand in-8

OUVRAGE COMPLET

# L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR M. GUIZOT

LEÇONS RECUEILLIES PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

Tome II

COMPRENANT L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1808 JUSQU'EN 1848

ET ILLUSTRÉ DE 116 GRAVURES DESSINÉES SUR BOIS

PAR

ÉMILE BAYARD, C. DELORT, A. FERDINANDUS, HILLEMACHER, HUBERT-CLERGET, F. LIX, D. MAILLART, E. RONJAT  
SAHIB, A. TAYLOR, TH. WEBER

UN MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-8 JÉSUS, BROCHÉ : 25 FR.

Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 32 fr.

En vente :

depuis 1789 jusqu'en 1808 et illustré de 104 gravures.

Grand in-8 Jésus, broché : 23 fr. 1/2, tranches dorées : 0 fr.

PUBLICATION PRÉCÉDENTE

# L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR M. GUIZOT

5 VOLUMES GRAND IN-8 JÉSUS, CONTENANT 300 GRAVURES SUR BOIS

d'après les dessins de A. de NEUVILLE

Chaque volume se vend séparément, broché : 18 francs; relié : 25 francs

# ATLAS VIVIEN DE SAINT-MARTIN

## CARTE DE SUISSE

Cette carte, à l'échelle de  $\frac{1}{675.000}$  environ, est une réduction de la magnifique carte au  $\frac{1}{100.000}$  de l'État-major suisse, dressée sous la direction du général DUFOUR.

Malgré la diminution d'échelle, la carte de l'Atlas VIVIEN DE SAINT-MARTIN présente avec une clarté parfaite tous les accidents topographiques qui font la beauté de la Suisse, les cimes et les vallées, les cirques d'érosion et les pentes adoucies des terrains de transport, le modelé des glaciers et des grands névés. Le voyageur est certain d'y reconnaître le site qui l'a frappé, l'homme d'étude y retrouve les formes du terrain avec leurs caractères particuliers. Aucune autre carte de Suisse en une seule feuille ne peut lui être comparée ; le dessin en a été fait par M. DESBUISSONS, la gravure par le regretté CH. COLLIN, et toutes les modifications ou additions apportées par des travaux ultérieurs à la carte au  $\frac{1}{100.000}$  ont été reproduites sur la réduction de l'Atlas VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

« On peut citer cette carte comme une merveille d'exécution, » dit le *Bulletin de la réunion des officiers*.

« Nous ne pouvons qu'admirer le fini de cette planche, qui est une merveille d'exécution. La partie montagneuse, avec ses prés, ses glaciers, ses ravins, est rendue avec les plus grands détails. » (*Journal de la librairie militaire*, Mai 1879.)

« Cette carte, gravée par M. COLLIN avec une prodigieuse habileté et un accent très vrai, fait l'effet d'un véritable tableau en relief quand on la rapproche des cartes correspondantes des meilleurs atlas allemands. » (*Revue scientifique*, 24 Mai 1879.)

### PRIX DE LA CARTE :

En feuille.....	4 fr.
Collée sur toile, pliée et cartonnée.....	5 fr.



desquels il s'unit  
blonds dans les sapins noirs; des  
rent le flanc de la montagne et y  
le Nozon coule au pied des hêtres

vers du feuillage.

ix magnifiques arrosent cette contrée. Tels encore, le Veyron et la Venoge, qui  
nt glapissantes à la base du mamelon, détaché vers la plaine vaudoise, sur lequel se dresse le  
château de la Sarraz. Au temps de la féodalité, une ceinture de castels menaçants, résidences  
de petits dynasties aujourd'hui oubliés, enlaçait tout ce pays dans un réseau de fer. Poternes,  
meurtrières, ponts-levis et créneaux, tout a disparu; là où flottait la bannière des chevaliers, monte à  
présent la fumée des usines; au paysan serf a succédé le travailleur libre. Voyez Cossonay, la bourgade  
haut juchée sur le monticule où l'ermite Lucipin était venu chercher la paix du désert: de ses tours  
seigneuriales redoutées à la ronde, il ne reste plus le moindre vestige au bord du ravin où le châtelain  
aloux fit rouler le tonneau qui renfermait sa femme. Les villages d'alentour élèvent sur le revers leurs  
vergers en gradins; le Veyron débouche avec un bruit sourd par sa cluse étroite, tandis que la Venoge,  
bondissant parmi des récifs déchiquetés, se précipite avec fracas dans la cuve gigantesque où les deux  
courants, désormais réunis, confondent leurs colères et leurs mugissements.

Senarclens, qui fut durant près de six siècles le siège d'une race antique et illustre, s'est, lui aussi,  
résolu en poussière; du grand manoir de Montricher, il reste à peine un débris perceptible; Bursinel,  
Colombier, Vuillerens n'ont survécu qu'en se mésalliant, en se mêlant, corrigés, remaniés, à des  
constructions roturières et modernes.

De Montricher, on arrive bientôt au froid plateau de Bière, où siffle éternellement le vent du nord;  
à droite se dressent, au nord de la Dôle, et le Noirmont à la longue crête, et le Marchairu aux flancs  
boisés, et le mont Tendre, chauve et dénudé. C'est derrière ces âpres sommités qu'est ce val de Joux  
où nous devons aller; mais détachons-en un moment nos yeux pour regarder devant nous au midi, là  
où brille la coupe lumineuse du Léman. En deçà des moites vapeurs qui ondoient sur ses bords, nous  
revoyons se dérouler ce beau vignoble de la Côte, le long duquel, vous vous en souvenez, nous avons  
commencé notre tour de Suisse; nous revoyons les aunes qui tendent au-dessus des ruisseaux le dais de  
leur feuillage humide et luisant; nous revoyons les franges de bruyères roses et de genévriers qui descen-  
dent jusqu'au sable de la rive; Nyon et Rolle s'avancent dans les flots; partout de l'azur, au ciel et sur

vous  
C'était à Paris. un grand noniard, ar  
conteur. Celui-ci, pensant le mystifier, lui prop  
attraction du moment : il lui promettait de le ra

« Monsieur plaisante ? répondit Payot. — Mais dans du mon  
« le voulez, vous serez à la porte de l'auberge. — Chez Jean Terras ?  
« comme je vous vois. — Dame ! ça se peut, dit Payot ; je crois tout m  
« de diverses. — C'est décidé ? — Ma foi oui. — Allons. »

« Nous remontâmes en voiture ; le cocher s'arrêta à la porte du Diorama ; nous entrâmes.

« Où sommes-nous ? dit Payot. — A la douane de la frontière, et je vais payer deux francs cinquante  
« centimes pour chacun de nous. » Je lui remis une carte d'entrée. « Voici votre feuille de rou  
Nous fûmes bientôt dans une obscurité complète.

« Vous reconnaissez-vous, Payot ? — Non, ma foi. — Nous sommes aux Échelles. — A la  
« — Vous voyez bien qu'il ne fait pas clair. — Alors, nous approchons ? dit Payot. — Oh ! mon  
« dans cinq minutes, et même plus tôt. Tenez. »

« En effet, nous arrivions au moment même où la Forêt-Noire disparaissait pour faire place à la  
vue du mont Blanc. Dans le coin du tableau qui commençait à paraître, on distinguait de la neige et des  
sapins. Je plaçai Payot de manière à ce que sa vue pût plonger dans l'ouverture à mesure qu'elle  
s'agrandissait. Il regarda un instant, les yeux fixes, sans souffle, étendant les bras, selon que le tableau  
magique se déroulait. Enfin, il jeta un cri, et voulut s'élancer ; je le retins.

« Oh ! s'écria-t-il, laissez-moi aller, laissez-moi aller ! Voilà le mont Blanc, voilà le glacier de  
« Taconnay, voilà le village de la Côte ; Chamonix est derrière nous !... » Il se retourna. « Laissez-  
« moi aller embrasser ma femme et ma fille, je vous en prie, je reviendrai vous retrouver tout de  
« suite. »

« Tous les spectateurs s'étaient retournés de notre côté, et je commençais à être assez embarrassé  
de ma contenance ; je pensai qu'il était temps de finir cette comédie, et, comme Payot insistait tou-  
jours, je lui dis que ce qu'il voyait n'était pas la nature, mais un tableau. Il tomba sur son banc.

« Oh ! que vous m'avez fait de mal ! » me dit-il. Et il se mit à pleurer. Les spectateurs nous  
entouraient. « Quel est cet homme, et qu'a-t-il ? » me demanda-t-on. — Cet homme, c'est un guide

et au moment et le  
comptait encore qu'une vingtaine de

Après la sécularisation du couve  
réformé, se partagea en trois comm  
vallée jusque vers le dix-huitième siècle, n n y  
eut à plusieurs reprises différend avec ceux de Vallorbes au sujet des <sup>de un u</sup> ~~un~~ <sup>un</sup> ~~un~~. Lo  
exemple, un peu avant la conquête bernoise, Claude d'Estavayer, supérieur des couvents de Jo  
Romainmôtier, abergea les forges du Vivier à un Vallotton, il accorda en ~~un~~ me temps au prene  
ces usines le droit de coupe, sans distinguer les bornes des deux juridictions : d'où il résulta que les  
Valorbiers s'avancèrent petit à petit jusqu'à la rive sud-ouest du lac Brenet, où ils abattirent, pour en  
faire du charbon, les splendides futaies de la localité qui, depuis lors, a gardé le nom de Charbonnièr  
Ces coupes amenèrent des contestations nombreuses entre les communautés de Vallorbes et du Lieu  
qui toutes deux voulaient s'approprier les fonds. Les limites respectives, telles qu'elles sont aujourd'hui  
reconnues, ne furent fixées que par une sentence baillivale du 21 octobre 1569, qui indique comme  
frontière nord de la vallée de Joux « la petite dent de Chiechevaux, le haut du mont d'Orseyres, la  
roche des Arcs (ou des Airs) et la fontaine de la Racine. » La chronique ne dit pas si, pour la fixation  
des limites, on eut recours au même procédé dont usèrent plus tard, en pareil cas, les gens de  
Vallorbes et ceux de Vaulion. Les autorités de l'une et l'autre commune étaient en train de régler sur  
les lieux la démarcation exacte des deux territoires, lorsqu'un désaccord s'éleva sur la Matze, alors que  
la marche et l'air imprégné de senteurs résineuses avaient aiguisé l'appétit d'un chacun. « Un malin  
*Vauilleni* (on dit qu'ils le sont tous) mit en avant un singulier moyen d'arranger le litige : « Représen-  
tants de Vallorbes, s'écria-t-il, si vous voulez céder à notre commune ce que je pourrai franchir *en*  
*trois sauts* depuis l'arête, nous paierons le souper. » Ainsi proposé, ainsi convenu. Le rusé compère des  
bords du Nozon coupa avec sa hache une perche assez longue, l'appuya solidement en avant sur la  
pente rapide, et se lança trois fois dans les airs, allant chaque fois retomber bien des toises plus bas.  
Si ce dévouement, ajoute M. Vallotton, n'est pas aussi héroïque que celui des Philènes de Carthage, il  
donna pourtant à Vaulion une étendue assez considérable de terrain, le *bois des Trois Sauts*, que la nature  
avait faite pour Vallorbes. »

La période la plus néfaste de l'histoire de la vallée de Joux, ce fut, à coup sûr, la fin du dix-

agricoles, la ve... omag... abri... dans les  
ts, lesquelles... eu le temps de repousser, et  
le cuves, de meubles que l'on exporte à l'étranger.  
...rmis de su... aux antiques cabanes de belles et confortables  
...us les raffinements des mœurs et de la vie moderne se sont introduits.  
...ration, conséquence forcée de l'accroissement rapide des familles dans un  
pays où l'on s'est de tout temps marié de bonne heure. Il est vrai qu'il s'agit, le plus ordinairement,  
d'une émigration aux rives toutes prochaines, mais volontiers sans esprit de retour. Beaucoup de jeunes  
gens vont ainsi chercher fortune dans la plaine. A Genève, à Morges, à Lausanne, à Vevey, bien des  
...illes qui ont une situation dans la banque, le commerce ou les professions libérales, doivent leur  
...ne à quelque compagnon venu de ces districts jurassiens. Les travailleurs les plus prisés du pays  
...d, ceux qui sont réputés les plus aptes aux labeurs de finesse et de précision, viennent, dit-on,  
de la vallée de Joux.

## V

De la Dent de Vaulion, celle qui se dresse au nord, à 1,486 mètres d'altitude, on peut se faire une  
idée très nette de la structure du Jura en général et de celle du Jura Vaudois en particulier. Après avoir  
promené un regard sur les mille accidents du plateau helvétique, avec ses dix lacs miroitant au soleil,  
puis sur cet ensemble de chaînes parallèles qui vont s'abaissant vers les deux points de l'horizon d'où  
soufflent la *bise* et le *joran*, reportez, je vous prie, toute votre attention vers le plan même qui se  
développe à vos pieds. Vers la gauche s'étend le val de Joux avec ses trois lacs et ses maisons éparpillées ;  
plus près de vous, vers la droite, se creuse le vallon où l'Orbe limpide décrit ses méandres : vous  
avez là, — et pour ainsi dire à portée de la main, — un échantillon du double type auquel se ratta-  
chent les vallées jurassiennes : les *vallées hautes*, froides, relativement larges, avec des lacs, des étangs,  
des fondrières, des marais bourbeux, dont les eaux ne s'écoulent pas, mais se perdent sous terre, —  
et les *vallées basses*, étroites, profondes, partant plus chaudes, ayant des eaux courantes où s'ébattent  
des légions de truites renommées.

Transportez-vous maintenant à l'extrémité opposée de la vallée de Joux. Il y a là une autre cime,